

F. Grenaudier-Klijn, E.-C. Muelsch et  
J. Anderson (dir.), *Écrire les hommes :  
Personnages masculins et masculinité dans  
l'œuvre des écrivaines de la Belle Époque*  
Paris, Presses universitaires de Vincennes,  
coll. « Culture et Société », 2012, 312 p.

Margot Irvine  
University of Guelph

Comme l'observe Mélanie Collado dans ce très riche volume, on a longtemps accusé les femmes de lettres de la Belle Époque de ne pas savoir décrire les hommes. Leur contemporain Jules Bertaut soutient en 1909 dans *La Littérature féminine d'aujourd'hui* (Paris, Librairie des annales) que « [s]'il est une partie faible dans la littérature féminine, c'est bien celle-là » (p. 77). Passant en revue plusieurs romans, d'Anna de Noailles,

de Marcelle Tinayre, Camille Pert, Jeanne Marni et Myriam Harry, il trouve que « les femmes de lettres, même les mieux douées, éprouvent une difficulté plus grande à observer et à résumer des caractères d'hommes que des caractères de femmes » (p. 97). Les onze études rassemblées dans *Écrire les hommes : Personnages masculins et masculinité dans l'œuvre des écrivaines de la Belle Époque* montrent que, si les femmes sont bien les personnages principaux de la plupart des romans écrits par les auteures de cette génération, elles créent néanmoins des personnages masculins convaincants qui, tout comme les personnages féminins, vivent une certaine instabilité identitaire du fait des importantes transformations sociales qui ont lieu en France durant la période qui s'étend de 1890 jusqu'à 1915. Comme l'indique Collado (p. 224), les protestations de Bertaut en 1909 contre les portraits masculins qu'il trouve dans les romans de ses contemporaines sont une autre expression de l'angoisse que l'on détecte dans la réaction de plusieurs hommes de lettres vis-à-vis de la prise de parole de la femme moderne.

Si certaines femmes de lettres de la génération de la Belle Époque commencent à être de plus en plus étudiées (Colette, Rachilde, Tinayre, de Noailles), d'autres méritent toujours plus d'attention de la part de la critique (Compain, Peyrebrune, Lesueur, Bentzon, Delarue-Mardrus) et il est fort intéressant de tracer un même thème à travers plus de 30 romans par 9 femmes de cette génération « oubliée »<sup>1</sup>. Le bel appareil critique de ce volume — qui contient des photographies de chaque auteure, une postface, une liste des pseudonymes des écrivaines de l'époque, une « chronologie au féminin » (qui, en

---

<sup>1</sup> L'expression est de Jennifer Milligan. Voir Milligan, *The Forgotten Generation: French Women Writers of the Inter-War Period*, Oxford, Berg, 1996.

plus des parutions d'ouvrages de femmes, passe en revue les nombreuses « premières » pour les femmes qui ont lieu pendant cette période), une bibliographie générale et un index — sera fort apprécié par les chercheurs à venir.

L'introduction, par France Grenaudier-Klijn, Elisabeth-Christine Muelsch et Jean Anderson, trace l'histoire de la Belle Époque, des progrès techniques, des nouveaux loisirs et des attitudes tenues à l'égard des femmes, surtout telles qu'elles sont exprimées dans une liste très utile de titres qui paraissent à l'époque et qui la prennent pour objet d'étude (p. 20). On suggère, dans cette introduction, qu'entre 1890 et 1915, « on écrivit principalement au féminin » (p. 15). Il est certainement vrai que la période marque une participation accrue des femmes aux carrières en lettres, mais loin de se tenir en marge des grands courants littéraires de l'époque, ces textes de femmes y participent et contribuent. Ainsi, Georges de Peyrebrune et Daniel Lesueur font des romans populaires et des romans de mœurs (Soccard, p. 84; Holmes, p. 94), les romans de Rachilde sont imprégnés des valeurs esthétiques et littéraires de la décadence (p. Bergeron, 117), et ceux de Marcelle Tinayre sont au croisement des littératures réalistes, naturalistes et décadentes (Grenaudier-Klijn, p. 137 et 139). Ce qui rapproche ces romancières, généralement plus éduquées et plus politisées que la majorité de leurs contemporaines (p. 18), est une conscience que plusieurs notions en vigueur pendant cette Belle Époque « ne sont plus en phase avec la réalité du moment » (p. 19). Cette conscience leur permet un regard ambivalent ou ironique sur l'idéal masculin de l'époque, fort intéressant à retracer, qui constitue une transgression subtile envers le discours dominant.

Organisé en ordre chronologique selon la date de naissance de l'auteure examinée, le volume commence avec un chapitre intitulé « Nouvelle Ève cherche Nouvel Adam : La représentation des hommes dans les romans de Louise-Marie Compain » par Christine Klein-Lataud. Se penchant sur les romans *L'Un vers l'autre* (1903) et *L'Opprobre* (1905), Klein-Lataud trouve chez Compain une belle description de la période de transition que vivent les femmes qui choisissent d'exercer un métier à cette époque et qui, pour ce faire, doivent renoncer au bonheur sentimental. Elles sont des « archéoptéryx » (p. 44), un genre intermédiaire entre le dinosaure et l'oiseau. Le « Nouvel Adam », qui reconnaîtrait la qualité de sujet de la femme et qui encouragerait son développement intellectuel aussi bien que sentimental, est envisagé par Compain mais est toujours un être théorique, à venir. Les similarités sont frappantes dans les quatre romans et les trois essais de Thérèse Bentzon, finement analysés par Jean Anderson dans le chapitre « La Famille au cœur de tout : Les relations homme-femme dans l'œuvre de Thérèse Bentzon ». Pour Bentzon, le paradigme familial idéal dépend, aussi, d'un homme qui n'existe pas encore (p. 66). Comme Compain, Bentzon compare les femmes de sa génération à des êtres hybrides, se servant de l'image de la chauve-souris, qui n'a de place ni parmi les oiseaux, ni parmi les rats et qui se sent, « au milieu des uns, de secrètes affinités avec les autres » (Bentzon, cité par Anderson, p. 64). En l'absence d'un compagnon mâle supérieur ou au moins égal, car les personnages masculins de Bentzon sont le plus souvent des débauchés, des êtres faibles et trop naïfs ou des égoïstes, la femme envisagée par Bentzon « ne sait ni s'envoler comme un oiseau, ni se cacher comme un rat, elle reste [une] créature hybride, indécise, inassouvie » (p. 64).

En se focalisant sur trois romans dans l'œuvre importante et trop négligée de M<sup>me</sup> Georges de Peyrebrune, Jean-Paul Socard montre que ce sont des images d'hommes violents que l'on retient surtout après la lecture de *Les Femmes qui tombent* (1882), *Le Roman d'un bas-bleu* (1892) et *Une séparation* (s.d.). La répétition de ces types masculins dans plusieurs romans offrirait une mise en garde pour les lectrices de Peyrebrune qui, néanmoins, imagine quelques rares hommes plus positifs qui encouragent le développement intellectuel et sentimental des héroïnes. Socard offre des arguments convaincants pour considérer les romans de Peyrebrune comme des « autofictions » qui s'inspirent de son enfance sans père, de son mariage désastreux et finalement de ses efforts d'établir une carrière de femmes de lettres à Paris. Les inégalités légales et sociales réelles de l'époque seraient donc à la base du portrait critique que Peyrebrune offre des hommes dans ses romans. En cela l'on constate des similarités avec les romans de Daniel Lesueur qu'analyse Diana Holmes dans sa contribution à ce volume. Holmes soutient que Lesueur ne met pas l'accent sur les défauts personnels de caractère de ses personnages masculins mais plutôt sur l'institution du mariage qui définissait le mari comme le chef de famille et, même avec le passage de la loi Naquet permettant le divorce en 1884, établissait différents critères pour le divorce selon le sexe du demandeur. Tandis que le personnage de l'amant adultère, chez Lesueur, représente une possibilité d'amour réciproque, de bonheur et d'épanouissement, les rapports conjugaux sont entravés par l'institution légale du mariage qui « présuppose l'identité profondément différente des deux sexes et établit entre eux des rapports de pouvoir inégaux » (p. 108).

Si Peyrebrune et Lesueur écrivent surtout des romans de mœurs et des romans feuilletons avec des affinités réalistes et naturalistes, les quatre romans de Rachilde analysés par Patrick Bergeron dans ce volume affichent la préférence des décadents pour la parodie, l'esthétisation du vice et le déguisement (p. 116). Bergeron montre que Rachilde questionne la hiérarchie des sexes et suggère la possibilité de construire de nouvelles identités en passant par la virilisation de la femme et la dévirilisation de l'homme. Tandis que la provocation est au premier plan des romans de Rachilde, France Grenaudier-Klijn souligne la dimension plus « discrètement contestataire » (p. 152) des romans de Marcelle Tinayre. L'expression est heureuse et pourrait s'appliquer à plusieurs romans examinés dans ce volume (hormis ceux de Rachilde) qui soulignent la fausseté du mythe masculiniste et invitent ainsi les lectrices à repenser la fixité de l'identité masculine et sa prééminence dans l'espace social (p. 136). Toutefois, Grenaudier-Klijn montre que Tinayre est plus subtile que ses consœurs Georges de Peyrebrune et Daniel Lesueur, par exemple, car chez elle, la physiologie d'un personnage qui semblerait signaler la présence d'un mâle « idéal » masque le plus souvent des failles, des contradictions ou des lacunes (p. 152). La physiologie des personnages de Peyrebrune ou de Lesueur est plus immédiatement lisible (voir p. 70 et 102, par exemple), selon les stéréotypes de l'époque. C'est bien la valeur d'un volume comme celui-ci de permettre au lecteur de noter ces distinctions entre les textes des femmes de lettres de ce groupe. Le second article consacré à Tinayre dans ce volume, par Élisabeth-Christine Muelsch, se penche sur l'évolution (rétrogradation?) du personnage masculin tinayrien, de la publication de *La Rebelle* (1905) à celle de *La Veillée des armes*

(1915), et montre à quel point Tinayre était sensible aux attentes de son lectorat. Le premier roman décrit une société où le travail des femmes est en expansion et envisage les changements dans les rapports homme-femme que cela pourrait entraîner. Le second, roman des temps de guerre, met en scène une société plus traditionnelle où s'affirment les valeurs masculines, où l'on glorifie une France virile (p. 176) et où la femme retourne au foyer.

La contribution de Brigitte Jandrey, « Colette : Une impression de masculin », adopte une approche psychanalytique afin d'examiner les portraits masculins et féminins des romans *La Vagabonde* (1910) et *L'Entrave* (1913). L'étude comparative de Nelly Sanchez repose sur une connaissance poussée du corpus de Colette et de Rachilde. Tandis que les autres contributions au volume examinent les personnages masculins surtout dans leurs rapports aux femmes (père, mari, amant), Sanchez se penche plutôt sur les différents âges de l'existence pour conclure que ce sont les périodes de crise masculine qui intéressent ces romancières, c'est-à-dire surtout la période de l'adolescence et celle de l'homme mûr. Il s'agit, dans les deux cas, d'un âge où l'identité virile n'est pas encore atteinte ou elle est dépassée et perdue. Les romancières profitent des théories médicales de leur époque qui « découvrent » l'adolescent seulement à la fin du dix-neuvième siècle et innovent en mettant en scène l'homme d'âge mûr et le vieillard, des catégories peu en faveur dans la fiction de l'époque. Auraient-elles inspiré Lucie Delarue-Mardrus? Dans son chapitre, « De quoi sont-ils si fiers? La défaillance masculine dans les premiers romans de Lucie Delarue-Mardrus », Mélanie Collado montre effectivement que le personnage de Georges dans *La Monnaie du singe* (1912) est un type d'adolescent,

tandis que le père du *Roman de six petites filles* (1909) représenterait l'homme d'âge mûr. Comme nous l'avons vu dans plusieurs autres romans des romancières de la Belle Époque, Lucie Delarue-Mardrus met en scène, elle aussi, des personnages masculins qui s'écartent de la norme sociale envisagée. Ainsi, les pères, dans ses romans, se dérobent le plus souvent à leurs responsabilités et sont loin de l'idéal du père de famille qui assure protection à son épouse et à sa progéniture (p. 232). Comme dans les romans de Delarue-Mardrus, les personnages masculins d'Anna de Noailles sont eux aussi incapables d'assumer leur identité masculine. À travers une étude des romans *La Nouvelle Espérance* (1903), *Le Visage émerveillé* (1904) et *La Domination* (1905), Vassiliki Lalagianni conclut que l'homme noaillien peut être ramené à deux types de personnages : le « surhomme » et l'homme timoré, ou l'homme dynamique et l'homme impuissant. Inspiré de Nietzsche, ni l'un ni l'autre de ces deux types n'arrivera à s'affirmer pleinement et le masculin noaillien aboutit à l'échec.

Dans sa postface au volume, Nicholas White propose de concevoir le champ des rapports entre les hommes et les femmes à l'aide du concept, adapté d'Eve Kosofsky Sedgwick, de l'*hétérosocialité*. Il souligne que plusieurs contributions à ce volume montrent des écrivaines qui tentent d'envisager, à travers leurs fictions, différentes façons de défaire les rapports hétérosociaux en place depuis le Code Napoléon et d'imaginer de nouvelles normes qui faciliteraient l'émergence de la femme dans la sphère publique (p. 269). C'est précisément la quête de nouveaux modèles qui correspondraient aux réalités changeantes de cette époque de transition qui fascine dans les romans examinés dans ce volume, et c'est bien le rôle de la fiction de proposer des solutions à la génération de femmes

« archéoptéryx » (p. 44) ou « chauve-souris » (p. 64). Lorsque Simone de Beauvoir, jeune fille, lit *Hellé* de Marcelle Tinayre (p. 28), elle est inspirée par l'héroïne du roman mais imaginera, et sera capable de théoriser, un compagnonnage affectif et intellectuel tout autre pour la génération de femmes suivante. Le collectif coordonné par France Grenaudier-Klijn, Elisabeth-Christine Muelsch et Jean Anderson sera désormais incontournable dans les études de la poétique des romancières de la Belle Époque et nous souhaitons qu'il inspire d'autres études ainsi que des rééditions de ce corpus fort intéressant.